

## **Identité et différence culturelle chez Vico**

**par Raffaele Carbone**

Échanges culturels, migrations, hybridations

Dès ses ouvrages historiques et juridiques, Vico signale à plusieurs reprises qu'il y a des différences culturelles importantes entre les cultures. Dans le *Droit universel*, le professeur de rhétorique napolitain se propose de rétablir l'histoire des nations en reconnaissant la véracité et la priorité de l'histoire sacrée, et à partir de là, la diversité des peuples face à la connaissance du véritable Dieu. Dans le même mouvement, il veut aussi retrouver certaines constantes (économico-sociales, politiques et culturelles) communes à toutes les nations et devant être compatibles avec les différences naturelles et historiques subsistant entre ces mêmes nations. Ce projet s'enrichira et mûrira avec les trois rédactions de la *Science nouvelle*. À ce propos, si l'on dissèque le déroulement du dessein vichien, il ne semble pas que le Napolitain néglige les différences culturelles au profit exclusif des invariants qui se présentent dans toutes les communautés humaines. En effet, les exigences originaires de Vico s'entrelacent, au cours de la composition et du remaniement de ses travaux, avec d'autres sollicitations et des développements inattendus.

Suivons alors les chemins de la pensée vichienne et soupons d'abord la thèse selon laquelle les peuples à l'époque de leur barbarie vivent en vase clos. Dans le *De constantia iurisprudentis*, Vico écrit que les gentes anciennes ne manifestaient pas de la curiosité pour les étrangers (« *externarum agere incuriosas* ») : elles étaient contentes de leurs frontières (« *finibus contentae* »). Dans la *Science nouvelle* de 1725, l'auteur expose les difficultés et les controverses historiques et herméneutiques qui font douter des récits touchant les voyages de Pythagore, d'Hercule, et d'Homère. Dans le livre premier des éditions de la *Science nouvelle* de 1730 et de 1744, il déclare également que les premières nations « sont impénétrables », même si, dans ces deux rédactions, il met bien l'accent sur le fait qu'elles peuvent être envahies de l'extérieur par des guerres ou s'ouvrir spontanément (« *spontaneamente* ») aux étrangers pour exercer du commerce. Dans le deuxième livre, Vico rappelle que le principe du très ancien droit de la guerre fut « l'inhospitalité des peuples héroïques » : ceux-ci regardaient les étrangers comme des ennemis permanents et fondaient la réputation de leur pouvoir sur leur capacité à les tenir éloignés le plus possible de leurs frontières. Ils finissaient même par considérer les étrangers comme des voleurs. Ces temps dans lesquels les nations étaient fermées aux étrangers étaient « au plus haut point sauvages » (« *in tempi sommamente selvaggi* »), comme Vico l'a écrit dans la *Science nouvelle* de 1744 en modifiant le texte de 1730 (« *in tempi più selvaggi* »). Il suggère par là que la fermeture ne permet pas aux cultures de mettre en œuvre leurs véritables potentialités : aussi représenterait-elle la pointe de la barbarie. Mais les Grecs, qui progressèrent très rapidement vers l'humanité (et celle-ci est l'inclination qui pousse les hommes à s'aider mutuellement), mirent bientôt au rebut cet usage et nommèrent barbares les peuples qui le conservaient, comme, entre autres, les Romains. La coutume héroïque de tenir les étrangers pour des ennemis mortels, dont les Grecs se débarrassèrent avant d'autres peuples, témoigne du fait qu'à une époque très ancienne prévalait chez certaines nations le sentiment que les cultures sont des totalités étanches, qu'elles doivent être imperméables aux influences externes ; et ce sentiment sous-entend qu'on ne croit pas à la possibilité d'instaurer des relations

fructueuses et amicales avec les autres peuples. Il n'en demeure pas moins que si la notion grecque de "barbarie" introduisait un fort clivage entre les différentes communautés humaines et, comme l'a noté Lévi-Strauss dans *Race et histoire*, traduisait une méconnaissance de la diversité culturelle, Vico souligne plutôt le fait que les Grecs adoptèrent une attitude nouvelle à l'égard des étrangers et qu'ainsi ils souhaitèrent se différencier de ces peuples qui continuaient à assimiler les allogènes à des larrons et à des ennemis. C'est là, à la lumière des analyses du Napolitain, qu'apparaissent les premiers jalons d'une mise en valeur de la reconnaissance de l'autre, des interactions et des hybridations culturelles en opposition à la fermeture des nations très anciennes.

Dans ses ouvrages, Vico ne manque pas de faire allusion à ces dernières possibilités : de fait, il place à la base même du développement des nations « le principe des migrations des peuples », qui s'appuie sur les phénomènes historiques des invasions et des fondations de colonies. Après le déluge, les races perdues des trois fils de Noé furent contraintes à une errance bestiale (« un error bestiale ») pour fuir les bêtes féroces, poursuivre des femmes timides et sauvages et chercher de la pâture et de l'eau. Aussi ces hommes se trouvèrent-ils dispersés à travers toute la terre (« dispersi per tutta la terra »), et ils étaient dans cet état lorsque le ciel fulmina la première fois après le déluge : « C'est ainsi que chaque nation païenne commença avec son propre Jupiter. » Vico, au nom de l'histoire sacrée et de la véritable religion, signale à plusieurs reprises la différence profonde entre l'histoire du peuple élu et celle des nations païennes et c'est d'ailleurs au fil de l'histoire sacrée qu'il repère les étapes de la genèse plurielle des peuples et des civilisations. C'est pourquoi il reconnaît que les nations païennes se formèrent à partir d'une originaire dispersion des hommes à travers la terre et grâce à plusieurs migrations. À l'époque post-diluvienne, lorsqu'une nouvelle phase de l'histoire humaine commence, le déplacement, le brassage, la fusion représentent les conditions liminaires de la formation de communautés humaines plus ou moins structurées. Si tout au long de l'histoire se créent des institutions et des éléments communs à des peuples différents et parfois inconnus les uns des autres, la différenciation des communautés humaines s'effectue à partir d'une dissémination et d'un vagabondage originaires de grande envergure. En méditant sur les vicissitudes des peuples anciens, Vico n'y voit pas alors des segments culturels épars qui seraient restés intacts au cours de l'histoire. Car, à la lueur des Écritures et des auteurs grecs et latins, d'une part il relève des pérégrinations vastes et extraordinaires et un « métissage originaire » – après le déluge – comme conditions et prélude de toute agrégation humaine et de toute culture et, d'autre part, comme nous allons le montrer, il enregistre des phénomènes d'hybridation linguistico-culturelle en tant qu'éléments saillants dans l'histoire des nations. Aussi, en lisant certains passages vichiens, faut-il insister moins sur l'idée de l'homogénéité et de l'autarcie des nations que sur celle de la fluidité comme facteur à l'œuvre dans la genèse des prétendues identités culturelles et au cours de leur histoire.